

American schizo
White de Bret Easton Ellis

Mélanie Gleize

Numéro 272, été 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93928ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gleize, M. (2020). Compte rendu de [American schizo / *White* de Bret Easton Ellis]. *Spirale*, (272), 89–91.

AMERICAN SCHIZO

«*Le plus grand crime perpétré dans ce nouveau monde est l'éradication de la passion et la réduction au silence de l'individu.*» Voilà qui donne le ton et la ligne directrice du dernier ouvrage «craché» par le sulfureux écrivain américain Bret Easton Ellis, connu essentiellement pour son roman *American Psycho* qui, il y a plus de 20 ans, dressait un portrait glaçant de sa génération sous les traits d'un jeune courtier de Wall Street sévissant comme tueur en série en dehors de ses heures de bureau et de parade. Avec *White*, le romancier d'anticipation sociale catastrophiste se fait pour la première fois essayiste et s'attaque avec autant de sévérité à la génération qui lui succède, celle des «milléniaux», qu'il rebaptise impitoyablement «*la génération des dégonflés*». Selon cette sombre vision, l'ère des réseaux sociaux correspondrait à celle qui, après le 11 septembre 2001, a fait exploser les schémas binaires habituels sur lesquels reposaient la morale et le pouvoir. Dans ce nouveau monde, les ennemis, les médias, les influenceurs d'opinions, se seraient décentralisés. Cet état d'esprit, combiné aux nouvelles technologies qui permettent à tout le monde et à n'importe qui de s'exprimer publiquement, conduirait à une culture qui «*n'appartient plus aux titans, mais plutôt à qui peut retenir son attention avec immédiateté et force*». Et de cette hyperdémocratisation médiatique, marquée d'incertitudes et de vacuité morale, vont naître, si l'on suit le raisonnement aussi intuitif qu'impulsif d'Ellis, les idéologies identitaires et la culture inclusive, allant de pair avec la tendance à la victimisation.

Tout le monde veut être accepté, sur ces réseaux qui ont remplacé les autorités du passé, se faire aimer par les communautés Twitter, Instagram ou Facebook, aussi vastes qu'éclectiques. Chacun est alors susceptible d'être victime d'exclusion, et de ce fait, Bret Easton Ellis déduit que plus personne n'ose s'exprimer sous peine d'être taxé de racisme ou de sexisme, ou encore d'être accusé de faire l'apologie de toute autre forme d'intolérance. C'est ainsi, selon l'auteur, lui-même autrefois grand adepte de Twitter, que la liberté de parole est brimée

WHITE

BRET EASTON ELLIS

Robert Laffont, 2019, 312 p.



et que la culture s'affadit. Les films privilégient l'idéologie à l'esthétique, avance-t-il, et la nouvelle génération s'offusque à la moindre opinion. Cette culture de victimes deviendrait en outre elle-même intolérante et conduirait aux paradoxes d'une inclusion qui exclut, d'une ouverture à la différence qui formate. Le moraliste américain parle d'une «*époque qui juge tout le monde si sévèrement à travers la lorgnette de la politique identitaire que vous êtes d'une certaine façon foutu si vous prétendez résister au conformisme menaçant de l'idéologie progressiste, qui propose l'inclusion universelle sauf pour ceux qui osent poser des questions*».

LES DIFFÉRENTS VISAGES DE L'ALIÉNATION SOCIALE

L'auteur semble parfois nostalgique de la période qui a précédé le numérique, quand il évoque son enfance, dans les années 1970, moins protégée, selon lui, moins gavée d'images et de moyens de communication. Il se remémore notamment les films d'horreur qui lui servaient d'éducateurs en les sortant, lui et sa génération, du monde des illusions et de la complaisance narcissique. Mais on ne saurait accuser Bret Easton Ellis de passéisme, même si son essai ne cesse de comparer l'«*autrefois*» avec le «*maintenant*» et qu'il s'impatiente de la susceptibilité infantile des milléniaux, car depuis son premier roman *Moins que zéro*, et depuis le satirique *American Psycho*, avec son légendaire personnage de psychopathe, Patrick Bateman, c'est la génération X qui est passée au vitriol, pour «*son matérialisme, sa superficialité, et sa passivité*». L'ère reaganienne, vue comme celle des valeurs vides de l'argent et des apparences, vaut-elle mieux que celle dépréciée pour son conformisme, ses fausses victimes et ses mauviettes ? Rien n'est moins sûr, dans cet essai plus littéraire et autobiographique que théorique, où l'auteur ne s'encombre pas d'analyses rigoureuses ni d'une méthodologie structurée pour nous faire part de ses conclusions parfois contradictoires, qui sont plutôt des impatiences et des provocations que des critiques impartiales.

On se demande d'ailleurs pourquoi le romancier n'a pas choisi la fiction pour décrier son époque, comme il l'a toujours fait avec brio, en nous permettant de transcender par la poésie et le style la douleur de son constat. C'est peut-être qu'il est lui-même piégé par cette culture des réseaux sociaux qui incite aux réponses rapides et à une surenchère d'idées percutantes, en tant que célèbre *twitter* et animateur de *podcasts*. La sublimation littéraire demande plus de temps et ne saurait toucher aussi directement le public qui semble ici être interpellé avec puissance et sans détours : celui qui l'a vilipendé, accusé, bloqué sur les réseaux sociaux. L'essai permet à Ellis d'être plus partisan, direct et polémique. *White*

fait ainsi l'effet d'un long *tweet* en réponse aux détracteurs de l'auteur. Il conduit en outre ce dernier à faire ce qu'il dénonce, en privilégiant les généralisations qui font sensation avant de devenir réductrices et contradictoires, plutôt qu'en initiant un sentiment d'empathie libérateur.

L'essayiste renvoie constamment à trois générations : celle des *baby-boomers*, la génération X et celle des milléniaux. Il propose également le découpage chronologique de l'«*Empire*», du «*Post-Empire*», et de la «*Culture d'entreprise*». Mais ces catégorisations, souvent accolées à des portraits de célébrités telles que Frank Sinatra, Richard Gere, Tom Cruise et Charlie Sheen, ne se recourent pas toujours et nous perdent quelque peu. Si l'Empire évoque l'époque du rêve américain, du *self-made man* idéalisé qui a forcément «*à voir avec les masques et les convenances, le fait d'être un acteur*», le Post-Empire, après les attentats terroristes de 2001, fait éclater ce masque, révèle la part sombre de ce rêve, assume les défauts de ce héros et «*a trait aux gens immédiatement conçus comme éphémères*». Ce deuxième temps supposerait donc une certaine authenticité. Or la génération des milléniaux est elle-même associée à la figure de l'acteur, à l'autocensure et au conformisme. Il faut alors comprendre que le moment Post-Empire a été très bref et qu'il a rapidement été supplanté ou du moins imprégné par la Culture d'entreprise qu'évoque souvent l'auteur pour parler de cette nouvelle façon de se conformer avec hypocrisie à un idéal forgé par l'idéologie mercantile identitaire et inclusive. Ainsi, au détour des chapitres, on ne sait plus vraiment qui est davantage authentique ou acteur, ni ce qui distingue la culture factice de l'Empire de celle de l'Entreprise qui, elle aussi, «*nous réduit au silence en absorbant tout ce qui est humain et contradictoire et réel par le biais d'un règlement adéquat sur la façon de se comporter*». En fin de compte, l'hypocrisie et les attentes irréalistes brimant notre nature complexe et contradictoire semblent dominer toutes les époques et Ellis ne valorise rien ni personne en particulier à part son droit, de génération en génération, à la colère et à la critique.

L'INÉVITABLE RETOUR DU REFOULÉ

Du fait de ce fouillis d'idées, d'accusations et de mises en boîte désordonnées, le sentiment éprouvé à la lecture de ce livre pourrait rejoindre celui ressenti au sortir d'une séance sur Twitter, si ce n'étaient des riches passages où l'auteur parle de la genèse de ses romans, analyse les films et les figures marquantes de son époque, relate son enfance et ses angoisses, nous invite à ses nombreux dîners avec des gens de renom, dans le milieu de la culture pop, entre Los Angeles et New York, ou confie son point de vue d'homme gay sur la récupération idéologique réductrice de la figure de l'homosexuel. Bret Easton Ellis s'exprime librement et sans

égard pour le politiquement correct et les tendances du jour. C'est en cela que son livre se démarque, et s'il est parfois désordonné ou contradictoire dans ses jugements, n'oublions pas que c'est le propre de l'essai littéraire depuis Montaigne, et reconnaissons qu'Ellis demeure néanmoins constant dans sa défense de la liberté d'expression et du droit aux opinions à contre-courant, voire précisément aux contradictions.

Son interprétation de l'arrivée de Donald Trump au pouvoir, qui l'irrite moins que la réaction hystérique et improductive qu'elle a provoquée du côté de la gauche progressiste, confirme son penchant pour les points de vue non conformistes ou qui vont au-delà des constats trop évidents et rabâchés. Trump est perçu comme le grand perturbateur, le *troll* ou le « joker » qu'appelle inévitablement cette nouvelle société bien-pensante. Il va de pair avec elle, d'après Ellis, et le diaboliser, au lieu de comprendre le besoin libertaire qui se cache derrière cette marionnette, ne ferait que renforcer son pouvoir d'attraction. Tel un refoulé qui fait retour, il viendrait contrebalancer la société qui censure au nom d'un idéal inclusif aussi dangereux pour la liberté d'expression, suivant cette optique, que celui qui exclut. « Vous avez besoin d'en finir avec le "grand méchant homme" qui vous aide à concevoir toute votre vie comme un processus de victimisation », s'impatiente Ellis, qui cherche à nous sortir du cercle vicieux du refoulé-déoulé et de toutes les oppressions sociales, de quelque époque ou affiliation politique qu'elles soient. Plus que des grossièretés d'un président impulsif qui exclut et divise, et dont il n'y aurait rien à attendre, il s'inquiète des mouvements progressistes qui « deviennent aussi rigides et autoritaires que les institutions qu'ils combattent », au nom de leur politique d'ouverture et de prise en compte des exclus. Il pointe du doigt la profonde division qui s'est creusée dans son pays, le schisme que la vindicte et la moralisation contre le président ne ferait que renforcer, ainsi que les responsables qui se retrouvent, paradoxalement, et selon cette vision inversée des choses, du côté des apparentes victimes.

AUX LIMITES DE LA LIBERTÉ DE PAROLE

L'épigraphe de *White* nous parle, au moyen d'une citation de l'auteure Janet Malcolm, de cet impossible équilibre entre répression morale et permissivité, que les sociétés gèrent tant bien que mal au moyen de consensus implicites et d'hypocrisie. Elle nous donne la clé du livre, qui dénonce, indistinctement et parfois confusément, le laxisme comme la rigidité morale, à la recherche, lui aussi, d'un équilibre entre structure et liberté, inclusion et expression, entre le « ça » et le « surmoi » freudiens. Le célèbre meurtrier Bateman, dans *American Psycho*, était une sorte de Dr Jekyll et Mr Hyde qui naviguait entre perfection et haine ; la société vilipendée ici est celle qui est scindée entre bien-pensance et lynchage, morale

puriste de l'entreprise et gangstérisme politique ; l'auteur qui se raconte dans *White* est un citoyen divisé en « deux Bret – le privé et le public », qui souffre d'une « impression de profonde séparation et d'aliénation ». Finalement, la schizophrénie est le grand thème de Bret Easton Ellis, et si on ne peut approfondir l'idée que son combat constitue l'extension d'un problème personnel de division, de difficile ajustement entre révolte et soumission – puisqu'il n'évoque pas ses relations familiales ou intimes –, on peut néanmoins apprécier, après plus de 30 ans, la formidable acuité et constance de sa perception des névroses, des hypocrisies et des fractures sociales aux États-Unis.

À travers ses colères et ses nostalgies d'aujourd'hui, il semble que c'est encore le jeune homme fraîchement débarqué à New York et angoissé à l'idée de ne pouvoir se conformer aux attentes inhumaines de la société matérialiste des années 1980 qui lutte contre les nouvelles formes d'aliénation sociales. Y parvient-il enfin ? Son empathie pour le camp du « méchant président », et son ironie acerbe envers le clan des « gentilles victimes », réussissent-elles à perturber le *statu quo* schizophrène de la société actuelle et à réconcilier les deux Bret comme les deux Amériques ? Ou ce livre provocateur en réponse aux censeurs de Twitter ne fait-il qu'envenimer le débat et accentuer les dissensions ? Difficile de répondre, quand l'auteur de *White* explique qu'« avoir un humour dévastateur, se mobiliser contre [l]es absurdités inhérentes [de la vie], briser les conventions, mal se conduire, inciter à la transgression de je ne sais quel tabou, est la voie la plus honnête sur laquelle avancer dans le monde », tout en condamnant les mauvaises conduites sur les réseaux sociaux et en traitant de fascistes ceux-là mêmes qu'il critique pour leurs « comparaisons incessantes avec Hitler et les nazis ». En définitive, ce que cet essai nous démontre implicitement, depuis ses contradictions et avec cette langue de feu qui se brûle elle-même à force de s'exposer à tous les vents, c'est que nous serions arrivés à une sorte d'apogée de la démocratie, où la liberté finit paradoxalement par être menacée. Et puisqu'aucune solution n'est clairement proposée ici qui ne réactive ce qui est dénoncé, c'est peut-être dans le titre qu'il faut trouver le dernier mot et l'intention finale de Bret Easton Ellis : dans la blancheur de ce brouhaha poussé à l'extrême, ce « *white* » qui combine toutes les couleurs, marie tous les contrastes, efface les divisions et s'offre comme la page vierge sur laquelle une nouvelle génération pourra se nommer et s'écrire à nouveau.